Emmannuelle ou le doute

Autor(en): **Schneeberger, Pierre-Francis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 7

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847408

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Pierre-Francis SCHNEEBERGER

EMMANNUELLE
OU LE DOUTE

Extrait - Ed. Gallimard

Nicolas Fortunio n'avait pas choisi de vivre dans une petite ville au bord d'un lac ; il y était né. Son père, un Italien ardent, s'était laissé enlever par une touriste richissime quand Nicolas apprenait encore à compter à l'école. On ne l'avait plus revu. Sa mère, qui était Russe et avait l'âme sensible, en était morte de chagrin.

Abandonné à de très vieilles cousines, autant dire à sa propre inspiration, Nicolas fit de longues études inutiles et dispendieuses, qui l'entraînèrent dans l'oisiveté et lui donnèrent le goût des arts. Toutefois, comme il n'avait aucun don pour la peinture ou pour la musique, il érigea en art la promenade et fit, pendant quelque temps, du « Piéton de Paris » son livre de chevet. Nul mieux que lui ne connaissait N. et ses environs : chaque carrefour était un théâtre, chaque rue le conduisait à l'aventure. Il aimait tout particulièrement s'arrêter aux terrasses des cafés, l'été ; au fond d'un bar quand le vent devenait trop froid et que le lac tournait au vert. De sa table, il guettait les passants, épiait leurs gestes, leurs propos, scrutait leurs visages, et avant d'avoir vidé sa tasse avait imaginé l'histoire de leur vie.

C'est ainsi qu'il rencontra pour la première fois Rémy Carol, en mangeant un croissant « Chez Arnoldi ». L'hiver n'avait pas encore fini de poser sur les vitres ses grandes feuilles de givre.

★

« Chez Arnoldi » était tenu par un Napolitain au teint basané qui agitait une belle mèche noire sur son front lustré lorsqu'il était en colère ; on y buvait le meilleur café de N. La salle étroite et très allongée formait une sorte de boyau obscur, pas tout à fait propre, et qu'emplissait du matin au soir le fracas des rengaines à la mode hurlées par une machine à sous bardée de nickel. On y pouvait aussi manger à bon compte du rôti froid avec des pickles, et une multitude de petits gâteaux dont la crème tremblait chaque fois que la porte se refermait.

Nicolas aimait y lire les journaux de Paris ou ces brochures ornées de skieurs et de téléfériques qui vantent les sports d'hiver. En froissant la page financière, ou en dépliant la liste des hôtels de Saint-Moritz, il voyait les gens qui s'accoudaient au bar et ceux qui essayaient de s'asseoir devant des tables trop petites pour qu'on pût croiser ses jambes.

Rémy fut de ceux qui s'appuyaient contre les assiettes de croissants et les piles de gâteaux à la crème. Il était nu-tête, portait un manteau souple en poil de chameau, et demeurait immobile au milieu de la cohue. Avec son visage mince, un peu sec de profil, ses yeux clairs, sa bouche triste et déçue, il appartenait à ce genre de garçons que les femmes trouvent tout de suite séduisants, et les hommes, très snobs.

Nicolas pensa qu'il devait être fils de pasteur ou bien acteur ; il s'encombrait probablement d'une maîtresse blonde et froide qu'il n'aimait pas. Un remous fit disparaître le jeune homme dans la foule des clients, et une jolie femme aux boucles de platine prit sa place devant le bar. Nicolas crut voir sa rêverie se matérialiser, mais la femme avait une voix vulgaire pour commander un jus d'orange : elle ne pouvait être l'amie d'un garçon qui portait un manteau de si bonne coupe. Ayant allumé une cigarette, Nicolas voila d'un écran de fumée les visages qui l'entouraient, puis il se replongea dans la lecture de la page littéraire.

Les rythmes de conga dominaient le tintement des verres et des conversations futiles sans que personne en parût incommodé. Au fond du bar, des lampes multicolores s'éclairaient, s'éteignaient à intervalles réguliers. Par un escalier de fer, on accédait à ce que le barman appelait avec beaucoup de respect « le bureau » ; à l'exception, sans doute, de quelques rares initiés, nul n'y pénétrait jamais. On en voyait descendre parfois une grosse mégère qui, le cheveu rare et gras, le poing sur les hanches, haranguait grossièrement les employés du bar ; puis elle remontait, avec une odeur aigre, dans sa tour, ou bien traversait le long boyau en tanguant, et s'échappait dans la rue en vociférant quelques injures à l'adresse d'un client solitaire.

« Chez Arnoldi » était fréquenté par quelques pâles avocats qui venaient commenter leurs derniers succès au Palais, des trafiquants d'automobiles qui amenaient là leurs victimes afin de les voler plus à leur aise, toute une jeunesse débraillée et avachie enfin, que son ennui poussait de bar en café à la recherche d'on ne sait quelle aventure au fond d'un verre. En somme,

sans être mal famé, l'établissement était assez peu recommandable. La bonne société de N. l'ignorait.

Nicolas connaissait à peu près tout le monde ; il venait là depuis cinq ans, mais il n'avait jamais vu le jeune homme au manteau beige. Il s'efforça de le retrouver dans le groupe compact qui s'accrochait au comptoir, puis il l'aperçut tout d'un coup au fond du boyau. L'inconnu s'apprêtait à sortir, un gros rouleau de papier sous le bras. Lorsqu'il ouvrit la porte, le rouleau glissa, tomba sans bruit. Un client attablé cria : « Monsieur, Monsieur. » Mais le manteau en poil de chameau avait déjà disparu dans la rue.

Nicolas se leva, sans trop comprendre pourquoi ; soudain, il s'intéressait à ce rouleau de papier. Le client l'avait déjà remis au barman. Nicolas s'approcha de lui et lut par-dessus son épaule : « Rémy Carol, Place des Trois-Cailles, 6 ».

— Vous le connaissez ? demanda-t-il au garçon qui faisait rouler le paquet sur sa veste douteuse.

— Non, mais il y a son adresse ici.

— Donnez-moi ces papiers, dit Nicolas. Je pourrai les lui rendre demain. Il pensa qu'il serait heureux de savoir si Rémy Carol avait vraiment une maîtresse blonde, et si elle était de glace.

★

Ce soir-là, Nicolas Fortunio rentra chez lui plus tôt que d'habitude. Il louait une chambre chez les Martin, qui tenaient aussi un commerce de vins fins et liqueurs. Alphonse-Eugène Martin avait pu faire quelques économies pendant la guerre, et sa femme, dont la beauté massive n'était pas demeurée sans charmes à quarante-huit ans, avait troqué les vieux fauteuils de peluche rouge contre un beau salon Louis XV tout neuf. C'étaient des gens de peu d'esprit, mais fort serviables. A chaque fête, Nicolas trouvait sur sa table une bouteuille de bourgogne, de bordeaux ou un échantillon du whisky de marque qu'il affectionnait particulièrement. En quelques années, il avait pu parfaire sa connaissance des grands crus.

Comme il ouvrait la porte de l'appartement, Nicolas aperçut l'imposante Mme Martin qui lui faisait signe, dans la pénombre, pour l'inviter à venir grignoter quelques biscuits devant un verre de vermouth. C'était toujours ainsi, lorsqu'il arrivait avant l'heure du dîner. Mais cette fois Nicolas n'eut pas la patience d'entendre Mme Martin vanter ses apéritifs et égrener ses souvenirs de « meilleure-commerçante-de-la-place » ; il s'excusa poliment, prétextant un article urgent à écrire, et s'enferma dans sa chambre.

La chambre de Nicolas était haute et claire ; elle s'ouvrait sur un parc public peuplé d'arbres immenses et que dominait un petit palais de marbre flanqué de terrasses à la Piranese. Les écureuils couraient souvent dans les allées, ou bien sautaient dans les branches, poursuivis par les éclats de voix des enfants qui jouaient sous la garde de leurs nourrices. Nicolas pouvait les voir de sa fenêtre et passait des heures à les observer. Il regardait aussi parfois, immobile, le soleil qui décline à travers les feuillages, s'attache aux derniers murs des terrasses, aux derniers bancs du jardin, avant de disparaître tout à fait derrière la coupole du théâtre, qu'il fait briller pendant quelques minutes, comme une gemme énorme. L'hiver, il comptait les silhouettes des passants qui se détachent sur la neige et s'enfoncent, un peu courbées par le vent, dans la nuit. L'été, il guettait les couples d'amoureux, silencieux et frémissants dans les fins d'après-midi, ivres de caresses et de soleil. Avait-il jamais fait le compte des heures perdues à sa fenêtre ?

★

A l'abri des regards et des propos sucrés, Nicolas déroula rapidement les papiers qu'il avait ramassés chez Arnoldi. C'étaient des plans et des maquettes. La curiosité de Nicolas se transforma en une sorte de joie acide : les projets des autres l'avaient toujours intéressé prodigieusement. Il chercha une place pour y étaler sa liasse de documents. Partout, un désordre entretenu soigneusement mêlait les livres aux étoffes, les bibelots aux fruits séchés, les gravures décadrées aux cravates froissées.

Nicolas s'approcha de la grande table qui lui servait de bureau, entassa aux quatre coins des dossiers, des revues, des paquets de tabac à moitié vides, renversa un éléphant d'ivoire, et put enfin déployer les secrets qu'il convoitait. La nuit était tombée ; il alluma une lampe. Ainsi isolé dans l'obscurité, sa tête couronnée de mèches noires et prise dans un faible halo de lumière, il faisait penser à un pirate cherchant l'emplacement d'un trésor sur une carte mystérieuse. Il songea aux romans de Stevenson et essaya de se voir dans un des nombreux miroirs accrochés aux murs de sa chambre ; comme il n'y parvenait pas, il grimaça un sourire à quelques spectateurs invisibles, puis se replongea dans l'étude de ses plans.

Les dessins précis et chiffrés permettaient à l'imagination de Nicolas d'élever au fond d'un jardin de belles proportions une grande villa que le silence de l'hiver rendait un peu inquiétante. On y accédait par une avenue bordée d'arbres exotiques et de massifs de fleurs. Quelques marches menaient à une première terrasse qu'on pouvait orner d'orangers, et qui devait se prêter admirablement aux fêtes de nuit. Puis on franchissait un perron, et on entrait par une porte monumentale. D'un premier vestibule partait un escalier qui conduisait aux chambres à coucher et aux chambres d'amis ; sur une seconde salle, beaucoup plus vaste, et que décorait une mosaïque circulaire, s'ouvraient les salons, la salle à manger et la bibliothèque. Suivaient les esquisses, peintes à la gouache, de la mosaïque, de trois tapisseries, d'une fresque et plusieurs croquis pour les boiseries.

Il suffisait à Nicolas de quelques indications sur un morceau de papier pour construire un roman tout entier. Les plans trouvés chez Arnoldi enflammèrent sa rêverie. Il vit le propriétaire de la villa organiser un bal, recevoir en habit ses invités, les répartir dans les différents salons. Il installa une femme légitime à un balcon, une maîtresse sur la terrasse. Il calculait les allées et venues de chacun, préparait leurs rencontres, prévoyait leurs tricheries, facilitait leurs amours — tout comme il faisait avec les gens qu'on lui avait une fois présentés, ou qu'il voyait passer dans la rue, du fond d'un café.

P.-F. S.